

PRÉFACE

Bien que je n'affectionne guère cet exercice, il semblerait que je doive rédiger ces quelques lignes dans le but de fournir plusieurs informations utiles à la compréhension de l'histoire qui va suivre.

Tout d'abord, cet ouvrage n'a nullement vocation à devenir une référence de la littérature moderne. Sa fonction n'est autre que celle d'exposer une idée personnelle d'un univers qui a émergé, dans mon esprit, deux ans auparavant.

Bien qu'il existe des similitudes avec le monde tel que nous le connaissons, il s'agit toutefois d'un univers parfaitement imaginaire, tout comme peuvent l'être les personnages et situations de ce livre. Par conséquent, bien que je traite ici d'une époque médiévale, il ne faut en aucun cas oublier que sa durée est exceptionnellement longue en comparaison à celle qu'a connue notre monde.

Les personnages que vous rencontrerez, durant votre voyage, sont ancrés dans un univers où le fantastique règne en maître. Vous les aimerez ou les détesterez, mais comme j'aime à le dire : être auteur de romans, c'est accepter de devenir l'instrument d'un personnage à qui l'on offre la vie. Ainsi la créature, née de la plume de l'écrivain, connaît une évolution qui lui est propre. L'auteur en devient alors l'émissaire, chargé de transmettre son histoire afin que celle-ci puisse perdurer au travers des âges.

Gardez l'esprit ouvert et bon voyage en Thyllirisse.

PROLOGUE

De nombreuses légendes parcourent le monde et les âges. Certaines ne sont que pure création, inventées de toute pièce dans le but d'effrayer les enfants, de les rendre plus dociles, plus obéissants.

Certains se forgent une histoire afin d'attirer l'attention, de se sentir plus noble ou bien plus vaillant et finissent par se persuader eux-mêmes de leur réalité mensongère.

Certaines légendes ont bel et bien existé bien que les époques les aient souvent modifiées voire transformées totalement. Tantôt par le fait d'une mémoire fatiguée, tantôt par la seule volonté.

Certaines vérités ont été cachées, dissimulées, enfouies au plus profond des êtres par honte ou par regret. Quel enfant n'a jamais entendu parler du grand méchant loup, tapis au creux des sylvès, observant et attendant le sommeil du poupon pour pénétrer la maisonnée et l'y dévorer ? Quel marin n'a jamais ouïe les histoires contant de fabuleuses femmes au corps envoûtant, au regard enivrant, au chant si mélodieux qu'il vous transperce l'âme et vous rend fou ? Les mères craignent qu'une quelconque sorcière ne vienne prendre leur enfant tout juste né et ne l'emporte loin d'elles pour le dévorer. Vampires et loups-garous ne sont point épargnés. Monstres sanguinaires, erreurs de la nature, malédiction ou encore punition divine rythment leurs pas.

Je ne suis point conteur. Je n'ai nullement à gagner le respect de mes pairs.

Je suis venu vous conter une vérité, par trop longtemps, cachée. Je suis venu vous narrer ma réalité. Je me nomme Joachim Kalagan et ceci est mon histoire.

UNE CHASSE SAUVAGE

Je te sens. Je renifle ton odeur au travers une centaine d'autres. Je hume ce mélange d'effluves, alliance de terre, d'herbes et de décomposition de feuilles qui te caractérisent si bien. Je respire à pleins poumons ce petit avant-goût que tu as laissé pour moi sans même en avoir conscience.

J'ai pisté chacun de tes pas, à travers les feuillages bas, les troncs abîmés par les âges sur lesquels tu as parfois laissé ton empreinte. J'ai suivi les traces de tes pinces et de tes gardes à travers ta coulée.

Tu es donc un habitué de ces lieux reculés que tu t'adonnes à parcourir durant la nuit à la recherche de quelques fruits ou de petites proies sans te douter que je puisse me trouver là, tout près de toi, tapi dans les ombres, te traquant et attendant le bon moment pour que ta fuite devienne impossible. Mes griffes s'incrument dans l'écorce de l'arbre derrière lequel je cache mon imposante musculature. Je salive à l'idée du festin qui sera bientôt mien. L'insatiable faim, qui jamais ne cesse de ronger mon être, sera apaisée pendant un instant, aussi court soit-il.

Mes longs poils se redressent au contact du fût. Mes iris, d'un jaune vif et éclatant, trahissent ma présence au milieu de cette nuit noire, au cœur des sylves parmi lesquelles je me cache de mes proies et des hommes. Aucune étoile ne transperce, de par sa lumière, l'épais feuillage qu'offrent les nombreuses cimes.

Je puis entendre ton souffle et l'air pénétrer ton boutoir. Les battements de ton cœur me parviennent aussi distinctement que le bruissement des feuillées poussées par un vent léger que seule une ouïe fine peut percevoir. Ma vision ne craint guère la noir-

ceur de la nuit et je perçois le poil gris parsemer ton pelage. À vue d'œil, tu sembles être un beau morceau, charnu et d'un bon poids, assez du moins pour que je me repaisse de ta chair que beaucoup trouveraient ferme et qui m'apparaît pourtant si tendre.

Sous mes pattes arrières, aux griffes acérées, je puis sentir toute la douceur de la litière dans laquelle j'ancre mon empreinte. Est-ce ce courant d'air frais qui a trahi ma présence ou le bruissement des feuilles sous mes pas ? Soudainement, ton toupet se relève, signe que l'angoisse monte en toi. Ton rythme cardiaque s'emballe et tu flaires le danger que je suis pour toi.

Je m'élançe sur toi, tu tournes ta volumineuse tête dans ma direction. Tes pattes s'activent tout à coup dans un espoir de survie. De ta gueule sort ce cri caractéristique de l'animal effrayé et surpris. Mes griffes acérées, longues et puissantes, se plantent dans ton corps trapu et pénètrent profondément la chair de ton arrière-train. J'ouvre grand ma gueule, découvrant des crocs acérés d'une longueur surprenante. De mes canines, suinte une écume s'étirant en un long filament qui atterrit sur ton dos tandis que mes crocs, qui rêvaient de se planter dans ton corps, manquent leur cible sous ton accélération soudaine. Tu te défaits rapidement de mon emprise. Cours, cher vieux sengler¹ ! Cours ! La chasse n'en sera que meilleure et ta viande d'autant plus savoureuse. Cours, mais ne te retourne point.

Je suis sur ta trace. Je fends l'air de mon galop insensé, marquant les empreintes de ta fuite des miennes. Je te rattraperai bientôt. Me sens-tu à quelques foulées de toi seulement ? M'entends-tu haleter, serpentant entre les feuillus, étrécissant ainsi la distance qui nous sépare ? Je peux sentir la peur suinter par chacune de tes pores, se mélanger à l'odeur brute qui se dégage naturellement de toi. À peu de choses près, nous portons le

1 Le sengler était l'appellation que l'on donnait au sanglier entre le XII^e et le XIV^e siècle.

même parfum sur notre pelage à ceci près que, dans un court instant, le mien ajoutera à sa panoplie de senteurs celle du sang et le tien celle de la mort.

Ça y est, je t'ai rattrapé. Je m'élance, crocs et griffes en avant, ne te laissant plus aucune chance de fuite possible. Sous mon attaque, ta chair se fend, recouvrant rapidement tes poils drus d'un flot de sang. Tes nasillements se propagent au travers de la futaie, creusant un sillon dans le calme de la nuit. Je ne te laisserai point souffrir, n'aie crainte. Mes longues canines percent sans aucune difficulté ta gorge, laissant rapidement la vie quitter ton corps. Le goût métallique, délicieusement chaud, emplit la mienne. Je me délecte de ta saveur. Tes pupilles ne bougent plus, tes pattes ont cessé leurs tremblements. Sous mes assauts répétés, la chair s'arrache et vient apaiser mon appétence. Chaque bouchée est une offrande à mon corps, un plaisir que tu offres à mon âme.

Tu aurais pu terminer ta vie comme un lâche, mais j'ai fait de toi un combattant. Tes coups de défenses ont prouvé ta volonté de vivre. Tes nombreux coups de sabots ont démontré ta vaillance. Tu aurais eu une chance de vaincre la mort avec un autre que moi ou si tu t'étais retrouvé ailleurs par cette sombre nuit. Mais c'est moi qui me suis présenté à toi et pour la pitance que tu m'offres, je te remercie.

Tandis que je remplis mon estomac de ta saveur si forte en bouche, je me souviens, presque comme s'il s'était agi d'hier, que je n'ai point toujours été ce que je suis.

Il fut un temps où deux personnalités ne vivaient point en moi. Il fut une époque, tellement lointaine à présent, il me semble, où je ne connaissais nullement la faim, du moins, pas de celle qui torture inlassablement mes entrailles aujourd'hui. Il y a tant de nuitées passées où je ne parcourais aucun bois en quête de nourriture, laissant derrière moi peau d'homme et vêtements.

Je n'ai nullement choisi ma destinée, elle me fut imposée alors même que je me trouvais dans le ventre de celle qui m'a donné la vie comme le sein. Je dois vivre avec ce que je suis, mais ma

mémoire se souviendra toujours de ce que je fus jadis.

Tandis que je me repais de ta chair, mon esprit divague vers
de vieux souvenirs.

UNE ENFANCE LOINTAINE

J'étais petit à cette époque, tellement plus jeune et insouciant. Mon frère, Brahik, plus vieux de quelques années seulement, et moi-même, aimions partir ensemble en dehors des sentiers battus. D'un adoubement, à l'aide d'un vulgaire bâton, mon frère faisait de moi un preux chevalier. Nous pouvions être ce que nous voulions. Nous rêvions à ce que nous serions sans savoir encore que la réalité serait légèrement différente.

Notre mère, Selenia, se faisait toujours énormément de soucis pour nous. Pourtant, nous bravions les interdits et nous enfouissions toujours plus loin dans les bois, sans nous douter qu'ils deviendraient un jour notre terrain de chasse nocturne.

Je me souviens d'une fois où, à force de poursuites chevaleresques, Brahik et moi-même nous étions perdus dans une forêt de buissons dont les épines égratignaient nos corps. Tristan, notre père, nous répétait tant de fois que lorsque l'on se perdait il ne fallait en aucune façon se mouvoir, que nous avions décidé de nous asseoir contre un arbre et d'attendre qu'il parte à notre recherche. Il ne mettrait point longtemps à sentir notre odeur et à retrouver notre trace.

Notre père était assez ancien pour ne point avoir à attendre la pleine lune pour effectuer sa transmutation. Au début, nous avions peur mon frère et moi. Notre père devenait si bestial, si brutal, lorsqu'il se transmutait. Il abandonnait là sa peau d'homme pour prendre celle de l'animal.

Il ne se transmutait jamais dans notre maison tant il devenait imposant. Notre père, habituellement haut d'un peu plus de six

pieds² lorsqu'il était sous forme humaine, doublait presque sa taille lorsque son corps se recouvrait de poils. Mains et pattes s'allongeaient et se paraient de griffes d'une longueur effrayante, tranchantes telles des lames de barbier. Ce fût Brahik le premier à avoir vu la transmutation de notre père.

La respiration haletante, le visage blême, les braies humides, Brahik était arrivé dans notre chambre comme si la mort elle-même était à ses trousses.

– Sacrebleu ! lui dis-je. Auras-tu croisé la route d'un revenant ?

– Pire ! me répondit-il pantelant. Celle de père !

– L'auras-tu encore fâché par quelques badineries ? lui demandai-je, presque amusé.

– J'ai juste... J'avais un besoin pressant et...

– Et il semblerait que tu mouilles encore ton lit, me moquai-je de lui gentiment.

– Si tu avais vu ce que j'ai vu, toi aussi tu n'aurais pas pu retenir ton envie, dit Brahik en m'assénant un violent coup-de-poing à l'épaule.

La douleur, lancinante, me fit monter les larmes aux yeux. Brahik était comme cela, impulsif, agissant sans réfléchir aux conséquences de ses actes.

– Regarde par la fenêtre, petit frère, tu comprendras, me dit-il.

Il avait eu raison. Je sentis mes braies s'humidifier et coller à ma peau lorsque, devant notre maison, notre père acheva sa transmutation.

Agenouillé sous une épaisse couche de poils noirs et luisant à la lumière d'une demi-lune, ses pieds d'un peu plus de neuf pouces³, laissaient place à d'imposantes pattes griffues, longues de plus de dix-neuf pouces. Son visage, à présent recouvert de poils, s'allongeait rapidement tandis que ses dents devenaient

2 Tristan mesure environ 1,95 m sous forme humaine, soit environ 6,39 pieds (1 m équivaut à environ 3,28 pieds).

3 9 pouces valent environ 26 cm soit approximativement une pointure en taille 41.

d'énormes crocs. À vue d'œil, ses nouvelles canines devaient faire la taille de mon avant-bras ou presque. Ses yeux, habituellement noirs, s'éclaircirent peu à peu jusqu'à devenir d'un blanc profond. Les cris de notre père couvrirent les nôtres. Sa tête, devenue énorme, surmontée de deux petites oreilles pointues et tendues, se tourna dans notre direction.

Mon frère détournait déjà le regard et tirait sur la manche de ma chemise de lin, mais je restais ainsi, pétrifié. Notre père, la gueule grande ouverte, m'observait tout en laissant tomber au sol un long filament qui ressemblait à de la salive quoique plus lourde.

Le corps de notre père sembla se déplier complètement et c'est à ce moment précis que je pus observer sa transmutation finale. Debout sur ses pattes arrières, immense et puissant, le torse bombé, son regard semblait transpercer tout mon être. Je ressentis un mélange de chaleur intense et d'air glacial me parcourir. Ma voix sembla s'échapper de moi à mon insu. Tristan, notre père, hurla à son tour avant de s'élancer au travers des bois et d'être rapidement englouti par la noirceur du bosquet.

Selena, notre mère, pénétra dans notre chambre, nous trouvant là, mon frère et moi-même, le fessier détrempé, plus blancs encore que nos chemises de nuit. Cette nuitée, nous apprîmes ce qu'était notre père et ce que nous deviendrions bientôt à notre tour, lorsque l'heure de notre maturation sonnerait.

Un jour, tandis que nous nagions ensemble, Brahik et moi-même, au lac auquel nos parents nous avaient pourtant interdit d'aller, nous en étions venus à discuter de notre futur. Brahik riait souvent de mon attirance pour la chevalerie.

– A-t-on jamais vu un loup-garou porter épée ? ricanait-il à mon encontre.

– Si je puis être aussi fort que père, lui répondis-je, nul besoin d'arme. Mes griffes seront épées. Mes crocs seront armes puissantes.

– Crois-tu que notre bon roi aurait besoin d'un loup-garou de ta trempe ? se moqua-t-il.

– Je n'ai nullement peur ! dis-je en bombant le torse comme notre père le faisait durant sa transmutation.

– Tu es brave, de cela je n'en doute aucunement.

– Et bien alors quoi ? repris-je.

– Un roi n'en aurait cure d'un si petit loup-garou ! dit-il en me lançant un sourire narquois et en ébouriffant mes cheveux.

– Je suis peut-être petit, lui répondis-je, mais je suis bien plus fort que toi !

D'un bond, je me souviens m'être élancé en prenant appui de toutes mes forces sur la tête de Brahik qui se retrouva sous l'eau.

– Il suffit ! cria la voix de notre père depuis la berge.

Brahik et moi-même savions que notre moment de joie était terminé et que nos ennuis allaient commencer. Notre père avait sa tête des mauvais jours, mais nous savions que nos soucis viendraient surtout de notre mère. Après tout, elle n'était point comme nous, ni loup-garou, ni tout à fait humaine. Comment pouvait-elle comprendre ce besoin de liberté que nous ressentions déjà, avant même notre maturation ?

Père, lui-même loup-garou, était bien plus clément, plus jovial. Mère semblait toujours si stricte et anxieuse. Brahik et moi savions que, dès lors que nos pieds passeraient le pas de la porte, mère nous tomberait dessus en nous hurlant, comme à chacune de nos échappées, que nous n'étions nullement seuls et que chacun de nos actes aurait des conséquences sur le tout que nous formions, nous les Kalagan, mais surtout sur le clan des Cristobald auquel nous appartenions.

LE CLAN CRISTOBALD

Je me souviens de l'histoire du clan que nous avait conté mère à l'époque.

L'Ancien du clan venait de s'éteindre et la meute ne pouvait rester sans chef très longtemps. Une sélection devait rapidement avoir lieu. Ainsi, une chasse fut organisée. Celui qui tuerait de la plus propre des manières le plus imposant gibier et le ramènerait comme trophée au clan, serait digne d'en prendre la tête. Seuls les loups-garous, dont la phase de maturation était passée, étaient en droit de participer. L'instabilité des plus jeunes les rendait par trop vulnérables à la colère et à la faim. De plus, l'épreuve devant avoir lieu dans les nuits les plus sombres, leur transmutation sans pleine lune devenait impossible.

Les femmes n'ayant pour tout héritage du loup-garou que leur vie allongée de quelques centaines d'années, ne pouvaient se présenter. Cela était inéluctable puisqu'elles n'étaient que de simples femmes avant de donner naissance à un garçon qui, arrivé à maturation, deviendrait un loup-garou. Si leur corps supportait l'accouchement et le changement que nous appelons l'émergence, à défaut de pouvoir se transmuter, elles vieillissaient plus lentement qu'une humaine néanmoins bien moins lentement qu'un loup-garou. Et puisqu'elles ne pouvaient enfanter de filles, le clan n'était constitué que de garçons, elles mises à part.

Nombreux furent les hommes à se transmuter cette nuit-là, nombreuses furent les guenilles qui jonchèrent rapidement le sol.

Mère nous contait cette histoire avec tant d'ardeur que j'eus, un instant du moins, l'impression de l'avoir moi-même vécue. Si de nombreux trophées avaient été ramenés et déposés devant la

cabane dans laquelle reposait encore le corps de l'Ancien, un seul d'entre eux gagna les éloges de toute l'assemblée. Alors que tous étaient revenus de leur chasse, père y compris, un seul loup-garou manquait à l'appel.

– Il se sera fait attrapé, dit quelqu'un, la bouche encore couverte du sang de sa proie.

Mère et les autres attendirent un long moment quand, enfin, apparut un loup-garou d'entre les arbres aux branches entièrement dénudées. Sur son pelage roux, le sang avait séché. Ses longs crocs encore plantés dans la gorge de sa proie, il traîna un ours dont la taille en impressionna plus d'un.

Lilian Cristobald devint le chef incontesté du clan qui prit, comme à l'accoutumée, le nom de son nouveau guide.

– Tu vois, petit frère, me dit Brahik, il est devenu le meneur du clan parce qu'il avait ramené le plus gros gibier que l'on ait vu.

– Non, lui répondit notre mère. Ainsi, tu n'as point assimilé la raison qui a fait de lui notre chef. L'auras-tu comprise ? me demanda-t-elle en tournant son visage dans ma direction.

– Car il rapporta avec sagesse une proie des plus difficiles à abattre ? lui répondis-je.

– Non plus, me répondit mère. Car tous ceux qui avaient participé à la chasse étaient rentrés très rapidement avec des proies plus ou moins ventripotentes. Certaines, dont les viscères pendaient encore, auraient pu mener à notre trace n'importe quel homme possédant un minimum de connaissances dans l'art de la chasse. Certaines proies, quant à elles, étaient des proies faciles. Seul Lilian eut le courage de pénétrer dans la tanière de l'ours durant son long sommeil et d'un seul coup de crocs précis, il tua son ennemi, sans un bruit, sans traces qu'un homme aurait pu suivre.

Lilian Cristobald, dans sa grande sagesse, avait instauré des règles strictes pour le bien de son clan. Ainsi, chacun fut pourvu d'une tâche précise qu'il se devait d'accomplir quotidiennement.

Les enfants qui n'avaient point encore atteint l'âge de leur maturation, qui pouvait varier d'un ou deux printemps tout au plus, étaient contraints de rester au clan. D'aucuns étaient chargés de cueillette qu'il s'agisse de baies ou de plantes nécessaires aux femmes qui n'avaient point encore subi leur émergence. D'autres devaient chercher de quoi vêtir le clan tout entier, car lors des transmutations il arrivait parfois qu'un vêtement ne soit point retiré assez prestement et termine en lambeaux. Ainsi, avant toute transmutation, les hommes du clan devaient exposer pleinement leur nudité avant de se recouvrir de poils.

Lors des pleines lunes, des lunes rousses ou des lunes rouges, ceux qui n'avaient nullement atteint l'âge de maturation étaient placés sous la surveillance de leurs mères qui possédaient en elles cette fonction de protectrice dès le moment de leur émergence. Elles seules pouvaient apaiser la colère et l'instabilité de leurs époux ou de leurs fils en cours de maturation. Durant ces périodes de pure souffrance pour les jeunes loups-garous, les pères étaient chargés de l'apprentissage de la chasse.

Les hurlements des jeunes, sous l'effet des transmutations, nous effrayaient Brahik et moi-même. Nous nous bouchions les oreilles aussi fermement que nous le pouvions, priant pour que, lorsque notre tour viendrait, la transmutation soit plus tolérable. Tout comme tous ceux qui nous avaient précédés un jour, nous nous étions bercés d'illusion.

Lorsque nous approchions de notre âge de maturation, Brahik et moi-même, mère décida de nous faire rencontrer le plus ancien des loups-garous.

Bien que nous ne comptions plus les printemps au bout d'un moment, Maximus était, aux dires de tous, le loup-garou le plus ancien encore vivant. Comme tout ancien, il était relayé à la fonction de Grand Mestre et devait, par sa sagesse et son expérience, guider les plus jeunes dans l'apprentissage des sens aussi bien que dans celui du contrôle de soi. Ainsi, lorsque notre maturation surviendrait, il nous apprendrait à cartographier l'espace

qui nous entourait à la seule force de notre odorat. Ne possédant aucun Grand Mestre au sein de notre clan, nous ne connaissions point l'existence du modicum mortem⁴ dont Maximus nous parla.

Aujourd'hui encore je puis entendre la voix hésitante du Grand Mestre alors souffreteux.

Assis non loin du feu, Brahik et moi-même, observions les lueurs enflammées danser sur le vieux visage ridé du Mestre.

– Voyez-vous, les enfants, toute chose vit et toute chose meurt. Rien ne saurait-être éternel, nous dit-il.

– Point même un loup-garou ? demanda Brahik.

– Point même un vampire bien qu'ils vivent plus longtemps que nous, répliqua le vieil homme-loup. À l'approche du modicum mortem, dit-il en toussant, les transmutations deviennent plus difficiles, plus longues et plus douloureuses.

– Ne peut-on rien y faire ? ajoutai-je en serrant la main de mon frère.

– Rien, mes chers petits. Ainsi va la vie. Tôt ou tard, ce que la nature a donné, la nature le reprend.

– Mais Grand Mestre, lorsque le modicum mortem est atteint, mourrons-nous ? demanda Brahik.

– Après le modicum mortem, mes chers enfants, toute transmutation devient impossible et comme vous le savez, la transmutation nous est vitale. Sans elle, nous ne pouvons nous sustenter. Vous n'avez point encore atteint l'âge de votre maturation, ainsi, vous pouvez profiter de la nourriture humaine. Une fois cet âge passé, vous ne connaîtrez plus que douleurs et vomissements à la moindre bouchée de l'alimentation que vous affectionnez aujourd'hui. Votre faim ne sera apaisée que sous forme animale pour un temps très court.

– Ne peut-on être épargné par cette malédiction ? demanda mon frère.

⁴ Le modicum mortem ou petite mort est le moment à partir duquel un loup-garou ne peut plus se transformer et commence à décliner (il survient aux alentours des 480 années appelées lupusiennes).

– Malédiction ? C’est une façon de voir le pouvoir dont la nature t’a doté, certes. Ou alors, tu peux aussi le prendre comme un don.

– Qu’y a-t-il de bénéfique à passer une vie de souffrance Grand Mestre ? demandai-je à mon tour.

– Nous vivons bien plus longtemps que n’importe quel homme. Nous restons jeunes et beaux plus longtemps. Notre force physique dépasse celle de bien des hommes. Nous ne souffrons d’aucune maladie ni ne craignons aucune arme. Nos plaies se pansent trop vite pour causer notre mort, à moins d’une décapitation ou d’une incinération. Nos deux cœurs battent à l’unisson et se protègent l’un et l’autre. Nous avons aussi la joie de pouvoir engendrer des fils qui perdureront notre nom et nos traditions.

Nos paupières d’enfants nous semblèrent lourdes et Brahik et moi-même nous endormîmes rapidement à la chaleur du feu. À cette époque, je doutais de ce don, mais aujourd’hui, je profite pleinement de ma nature.

Je savoure ton goût, très cher sengler. Tes os se broient sous mes crocs. Ils m’apparaissent si fragiles. Tout comme Lilian, je ne chasse qu’une fois loin de ma maison. Il serait fâcheux de nous faire découvrir inutilement. J’escompte seulement que Brahik cesse un jour ses enfantillages et comprenne que le territoire sur lequel nous chassons est tout aussi important que la chasse en elle-même. C’est à croire que sa mémoire aura préféré s’effacer tandis que le souvenir de notre mère continue de me hanter.

SELENIA KALAGAN

Bien des saisons se sont écoulées depuis et pourtant, je me ramentevois encore le parfum délicat, aux senteurs édulcorées, qui se dégageait de notre mère. Je me souviens également du réconfort que pouvait nous apporter son odeur, de la chaleur apaisante de ses bras lorsqu'elle nous enlaçait et déposait un baiser sur notre front.

Sa longue chevelure brune tournoyait au gré du vent, cachant parfois la profondeur de ses yeux azur. J'ois encore son rire traverser les âges et se perdre dans le lointain. Tout en parcourant ma mémoire, je discerne encore les sillons que traçaient les rides autour des yeux de notre mère tout comme celles qui partaient des ailes de son nez jusqu'à atteindre la commissure de ses lèvres. Je perçois encore le contact de son menton volontaire sur le haut de mon front alors qu'elle me serrait tout contre elle.

Selena, notre mère, était une femme de petite taille, mais qui possédait une grandeur d'âme peu commune. Elle était stricte et toujours angoissée. Comment ne point l'être tandis que ses deux chenapans de fils parcouraient la nature et bravaient toutes les interdictions ? Mère n'était point dupe et savait bien que, malgré le fait que nous deviendrions loups-garous un jour, nous restions de simples garçons.

Comme tout garçon, nous aimions aller observer la baignade des jeunes filles du village, au lac. Brahik se cachait tout en haut de l'arbre le plus feuillu et le plus proche de l'eau qu'il puisse trouver. Je chérissais, quant à moi, la cache que m'offrait un bon buisson.

Les seules filles qui composaient notre clan étaient toutes mères ou sur le point de le devenir. Aucune jeune fille de nos

âges n'y vivaient. Il nous fallait donc nous rendre compte par nous-même de ce qui nous différenciait réellement d'elles.

Délicates, la peau blanche, elles s'amusaient ensemble et riaient à gorge déployée. De temps à autre, mes yeux observaient, presque malgré moi, un sein ou un fessier. Je pouvais dès lors sentir le pourpre envahir mes joues. Brahïk se pencha légèrement pour pouvoir apprécier d'autant plus le spectacle lorsqu'une branche céda sous son poids. Les regards des jouvencelles se figèrent tandis que mon frère tomba lourdement dans l'eau, le fessier en avant, créant ainsi une gigantesque vague qui retomba sur l'ensemble des jeunes filles. À l'unisson, toutes se mirent à crier en tentant de protéger leur corps à la vue de mon frère. Je vis Brahïk sortir de l'eau prestement et s'enfuir à grandes enjambées tandis que, surgi de ma cachette, je lui emboîtai le pas tout en riant à m'en crever les poumons. Mon fou rire se brisa soudainement lorsque je vis Brahïk, tête baissée, sur lequel criait notre mère.

Dès lors où son regard croisa le mien, je sus qu'elle ne m'épargnerait guère plus. Père sembla amusé de la situation, mais n'intervint toutefois nullement lorsque la sentence de notre mère tomba. Ainsi, nous fûmes, Brahïk et moi-même, privés de toute sortie et nous retrouvâmes confinés dans notre chambre jusqu'à la nouvelle lune, ce qui signifiait plusieurs journées sans respirer l'air extérieur. Mère disait que cela était pour notre bien et que sa punition serait moins dure que celle que nous infligerait Lilian s'il venait à apprendre notre petite escapade.

Puis, comme tout un chacun, nous avons grandi et mon frère enfrenait les règles en solitaire tandis que je restais à la maison pour aider mère dans ses tâches quotidiennes ou bien aider père à préparer le bois pour l'arrivée des premières neiges.

Au clan, j'étais connu pour être l'un des plus serviables et des plus calmes et réfléchis contrairement à Brahïk qui, très souvent, se faisait réprimer pour son vagabondage.

La maturation de Brahïk s'activa lors de son vingt-et-unième